Colette

La chambre éclairée



Be*Q*

Colette

La chambre éclairée

contes et récits

La chambre éclairée

Édition de référence :
Robert Laffont, coll. Bouquins.

Contes et récits publiés en décembre 1920 sous la signature Colette (Colette Willy).

La chambre éclairée

Pas de pétrole,

Pas de l'essence,

Pas de la bougie,

Quel-le malheu-re !

En sautant d'un pied sur l'autre, en chantant à pleine voix, ainsi Bel-Gazou va, propageant l'expression de la triste vérité. C'est un fait : le pétrole manque à Brive et à Varetz, l'essence a vécu, la bougie coûte quatre francs vingt-cinq la livre, et devient rare…

Pas de pétrole,

Pas de l'essence…

Bel-Gazou, baignée de soleil, clame ironiquement le deuil des lumières artificielles. Juin finit, et la voici cuite comme un pêcheur breton. Mon nez, surpris par l'insolation, pèle ; le sien, bien raccordé aux plans des joues par des couleurs empruntées aux bronzes, aux céramiques, aux fruits vernissés, me fait envie. Ses pieds de romanichelle, nus, sonnent sur la dalle et sur les vieux parquets. Un chapeau de toile blanche voltige au bout de ses bras, coiffe le chien, ou se perche dans un arbre ; Bel-Gazou se contente de son calot de cheveux châtains, coupés droit au-dessus du sourcil et sur la nuque.

Quel-le malheur-re !

Quel-le malheur-re !

Elle bondit, rayée de rouge et de blanc dans son maillot marin, et s'enfonce, bue soudain par l'ombre de la maison.

Midi. Un milieu de journée sans nuage, sans brise, un midi qui dilate les boiseries vermoulues, fane la rose enlacée aux balustres de la fenêtre, assagit les oiseaux. Le soleil perce de part en part la bibliothèque et cloue sur un panneau l'ombre cornue de l'araucaria. Les abeilles qui logent dans le mur travaillent avec une frénésie innocente, tissent un filet d'or volant dans la pièce, heurtent une vitre, butinent la digitale rose debout dans un long vase, cinglent ma joue, la joue de Bel-Gazou, et ne piquent point.

Jusqu'à sept heures, le jour d'été va triompher de l'épaisseur des murs, de la profondeur des embrasures obliques. En déclinant, le soleil fera, des plats pendus aux murs, autant de miroirs pour sa gloire. Mais, après sept heures, il quittera ce large pan de ciel libre tendu devant nous, et tombera derrière les peupliers d'abord, puis derrière une tour… Nous tirerons sur le balcon la table à lire, et le fauteuil, et aussi le pliant de Bel-Gazou, et je pourrai compter encore sur une grande heure de jour. Lorsqu'une fraîcheur à peine sensible, perçue seulement par les narines et les lèvres, ignorée des surfaces grossières de la peau, montera de la vallée, je lèverai la tête, étonnée que la page du livre, rose tout à l'heure à cause du couchant, bleuisse à présent comme une pervenche…

Ce ne sera pas encore la nuit, non, non, pas encore ! En approchant de la porte-fenêtre le guéridon nappé, nous dînerons, Bel-Gazou et moi, – « Bel-Gazou, on ne dessine pas des allées dans les épinards avec sa fourchette ! Bel-Gazou, je t'ai vue mettre la cuiller à sel dans ta poche ! » – nous dînerons sans lampe ni bougie. Mais quand Bel-Gazou sautera à bas de sa chaise et me souhaitera son « bonsoir » qui commence si cérémonieux et finit si tendre, il faudra bien que je me rende à l'évidence : noire est la porte ouverte sur le salon, noir le vestibule ; et seule Bel-Gazou court partout comme un petit lynx, saisit les loquets, évite les angles sculptés, trouve la boîte d'allumettes dans sa chambre. J'entends sa voix appeler :

– Nursie-Dear !

Et le claquement de sa porte me séquestre dans les ténèbres. Oh ! je sais bien que, si je voulais, je me donnerais le luxe d'allumer les deux flambeaux à deux lumières, ou même cette mirifique lampe où l'on me verse, goutte à goutte, le peu de pétrole disponible… Les

quatre bougies vont haleter contre l'ombre captive sous les poutrelles peintes, et ne seront pas les plus fortes. La flamme de la lampe basse et son halo rosé ne forcent pas jusqu'aux murs un tel cube de nuit. Ce ne sont pas les fantômes que craignent mes yeux faibles, mais justement la certitude que personne n'erre ici, la certitude que le pas du maître de cette demeure ne fera plier, ni cette nuit ni la nuit de demain, les lames amincies des parquets anciens et sonores. Il n'y a pas de nuits courtes à qui attend.

Mais, avant d'accepter la nuit, je sais encore une chambre… Une chambre à la porte de laquelle je vais m'asseoir, la tête appuyée contre le bois. Derrière la porte, Bel-Gazou est déjà couchée. Nursie-Dear a emporté l'unique bougie, et vaque à des soins quotidiens, avant de revenir. Pendant une demi-heure, Bel-Gazou a le droit de ne pas s'endormir. Et seule, dans sa chambre noire, sans veilleuse, elle jette son chant impérieux de rossignol d'ombre. Bavardages anglais, apostrophes en patois limousin, refrains interrompus, improvisations sur un thème qu'elle chérit : « Viens, Noël, viens ! » variantes brodées sur des fables, et « Madelon, Madelon ! » et « *Where are you going, oh ! my pretty maid ?* »… La voix est éclatante, l'accent se fait caressant ou despotique ; entre les mots, entre les chansons, il y a les rires… Ô cascades d'argent sur des graviers blancs, ô fusées ascendantes que l'instant de retomber allume, gammes dont la note la plus aiguë est comme un brandon, paillettes, bluettes d'un cristal à mille feux, il y a là, derrière la porte, dans cette chambre noire, mon dernier trésor de lumière : la voix, les rires de Bel-Gazou.

Fantômes

De la porte-fenêtre du salon, je vois tout ce que fait Bel-Gazou sur la terrasse. Elle est en pleine possession de ce monde invisible que nous avons tous, jadis, mérité, créé, puis perdu. Enfant solitaire, elle marche partout accompagnée, comme je fus autrefois, de favoris, de serviteurs et d'adversaires qui sortent quand elle le veut de l'inconnaissable et qu'elle bannit, d'un signe, à la desséchante approche des grandes personnes.

Pour l'instant, elle m'a oubliée. Elle joue avec feu. Sûrement j'assiste à une heure de brillante inspiration, à une débauche imaginative. Elle occupe toute la longue terrasse chaude où ce n'est presque jamais l'hiver. Pas d'autres accessoires qu'une pelle, un râteau, deux fauteuils de rotin, deux tas de sable. Mais le plus beau du décor m'échappe, car Bel-Gazou va, vient, porte dans ses bras, en geignant sous leur poids, des fardeaux qui n'existent pas, ouvre avec peine une porte d'air dont la serrure dit « cric, crac », gravit un escalier que je ne discerne point, se penche vers des espaces vertigineux et crie des avertissements trilingues, où le français et l'anglais s'agrémentent de patois limousin…

Elle redescend, rouvre la porte d'air (cric, crac), passe devant quelqu'un d'impondérable à qui elle adresse en même temps un raide salut militaire et un « oh ! pardon » très mondain. Puis elle se laisse tomber dans un des fauteuils de rotin, soupire « ouf ! » et s'essuie le front… Goûtera-t-elle un repos bien gagné ? Non, car un souci urgent la remet debout ; elle ouvre un intangible bureau dont le couvercle dit : « Couin ! » comme celui qui est dans la bibliothèque, et elle écrit. Elle écrit, sans papier, sans encre ni plume ; elle écrit, la bouche pincée, avec des pauses, des mordillements hésitants du petit doigt, des ratures, une mimique parfaite d'écrivain, elle qui ne sait pas, ou si peu, écrire… Ah ! qu'écrit-elle ? Et à qui ? Je n'y peux tenir. Je tombe lourdement au milieu de son jeu raffiné :

– À qui écris-tu, Bel-Gazou ?

Par chance, le charme résiste à ma voix. Bel-Gazou ne s'éveille pas à la réalité et répond du fond de son rêve :

– J'écris à mon frère.

– À ton frère ! Tu as un frère ?

Petit sourire dédaigneux. Petit haussement d'épaules. D'où est-ce que je sors, pour ignorer qu'elle a un frère ?

– Comment s'appelle-t-il ?

– Il s'appelle Louis Tragomar.

Je n'attendais qu'un prénom, mais le personnage complet, soigné, existe, muni de son état civil, de son âge...

– Au fait, quel âge a-t-il, Bel-Gazou ?

– Huit ans.

– Où est-il ?

– Il est en Angleterre.

Pas la moindre hésitation. Bel-Gazou est maintenant assise dans le vieux fauteuil, elle balance ses pieds déchaussés (allons, bon, où a-t-elle encore laissé ses sabots ?) et ne me regarde pas. J'ai l'impression de profiter, déloyalement, d'une hypnose passagère...

– Il te ressemble, dis ?

– Il me ressemble en plus blond. Surtout les yeux.

– Comment est-il habillé ?

– Le dimanche, en blanc. Mais pour tous les jours, il a un costume marin, avec une petite cravate rouge. Il ne veut que des cravates rouges.

Il ne veut que des cravates rouges...

Très loin, très loin dans mon souvenir, je vois se lever une pâle petite forme – je ne l'avais donc pas oubliée ? –, la créature de mes premières divagations d'enfant, une petite compagne inventée ; je la nommais Marie, et je lui faisais place le soir dans mon lit de fer... (« Mais quelle manie prend cette enfant de coucher sur l'extrême bord de son lit ? » s'écriait ma mère.)

...Elle s'appelait Marie et *ne voulait porter que des tabliers à*

carreaux. J'ai envie de confier ce détail à Bel-Gazou. Il me semble que cette confidence me hisserait très haut dans son estime. Il me semble qu'elle comprendrait, enfin, que nous sommes parentes, que nous sommes pareilles. Mais j'y renonce vite, par crainte du regard qu'elle a lorsque je lui raconte des histoires de mon enfance, un regard réticent, où la courtoisie apprise tempère l'incrédulité.

– Que fait-il en Angleterre, ton frère, Bel-Gazou ?

– Il fait les *minitions,* té.

Il n'y a rien à redire à cela, mais je suis choquée. C'est trop d'actualité pour un fantôme enfantin…

– Et que penserais-tu d'avoir une sœur, Bel-Gazou ?

– Mée, j'en ai une, voyons !…

– Ah !… Oui ? Elle s'appelle ?

– La Bellaudière.

– Simplement… Elle est plus grande que toi ?

– Je pense. Y a si longtemps que je l'ai vue !…

– Pourquoi ? Elle habite loin ?

– Hé, elle est faite prisonnière, la povre, chez les Boches…

– Encore ! C'est stupide !

J'ai parlé haut, et malgré moi. Bel-Gazou s'éveille, me rend son regard d'où l'étonnement et la gaieté ont chassé le mystère, jette, avec une légèreté d'oiseau parleur, ce mot que tous lui apprennent ici :

– Té, c'est la guerre !

Et s'en va à cloche-pied vers la cuisine. Mais, restât-elle, je ne tenterais pas aujourd'hui d'ouvrir, contiguë au domaine point assez fantastique où Louis Tragomar tourne les obus, une autre partie de fantômes, une zone de préservation où s'épanouirait, humble, oisive et tutélaire, Marie-au-tablier-à-carreaux…

Conte de Bel-Gazou à sa poupée

« Assis-toi dans le grand fauteuil, à cause que c'est Noël, ma fille. Vos mains, mademoiselle ? Où vous les avez-t'y fourrées, pour qu'elles soyent aussi sales ? Enfin, passons là-dessus. Pasque c'est Noël, permission de pas se laver les mains. Et, en plus, vous aurez une histoire, pasque c'est Noël. Vous aurez pas celle que maman m'a racontée. Mais maman est tellement contente de me raconter des histoires pas très intéressantes… Tenez-vous droite, mademoiselle. Vous en avez de la chance de ne pas avoir une grande personne pour mère ! Mais les enfants ne sont qu'ingraquitude… indraticule… non, indrati… j'ai oublié comment qu'on dit… Tenez, voilà pour vous apprendre à rire de vos parents ! Un mot de plus, vous m'entendez bien ? un mot ! … et j'appelle mon mari !

« … Y avait une fois une jolie poule noire, jolie, jolie ! Elle s'appelait Kikine de son petit nom, et de son nom de famille c'était Orpington-Pure-Race. On y donnait le pain qui reste d'après le déjeuner, et pis de l'avoine à l'heure du thé. Elle pondait tous les jours, tous les jours ! Mais, quand même, Kikine elle était pas contente pasque ses œufs on les lui prenait tous pour les porter au marché ! Alors la pauv' Kikine elle avait bien du chagrin. Elle disait :

« – Mon Dieu, que c'est-y malheureux, que je fais tant d'enfants que j'arrive pas à en élever un !

« Alors qu'est-ce qu'elle fait, ma Kikine ? Le jour de Noël, elle attend que le Petit Jésus vient, et elle lui dit :

« – Bonjour, mon cher seigneur Petit Jésus.

« – Bonjour, Kikine, qu'il lui dit. Qu'est-ce que y a donc qui ne va pas, Kikine ?

« – Y a comme ça, qu'elle lui dit, que je fais des œufs tout le temps, et que j'arrive pas à en élever un, pasqu'on me les prend !

« – Et qui donc qui vous les prend, Kikine ?

« – Mais c'est cette Pauline de la basse-cour, toujours cette Pauline !

« – Et pourquoi qu'elle vous les prend, Kikine ?

« – Pour les vende, donc. Pasque, vous savez bien, Petit Jésus, que les œufs cet hiver i'z'ont renchéri à un point qu'on les vend tois francs douze sous la douzaine au marché de Brive, pasque c'est la guerre ! Que c'en est t'honteux !

« Alors le Petit Jésus il se gratte la tête, et il dit :

« – Bouge pas, ma Kikine, moi je vas arranger tout ça. Quand tu auras pondu une douzaine d'œufs, tu les cacheras dans le foin, et pis moi, à ce moment-là, je mettrai tois francs douze sous dans ton nid, à la place. Quand que Pauline é' viendra, eh ben, elle aura ses tois francs douze sous. C'est tout ce qu'é' veut, cette Pauline, pas ? Et comme ça tu pourras élever tes œufs.

« Kikine elle dit : "merci" bien poliment, et elle s'en va ponde ses œufs, jusqu'à tant qu'elle en aye douze. Un, deux, tois, quate, six, sept, neuf, huit, onze, douze !... Et pis é' les met dans le foin, cachés. Et pis, le lannemain, voilà cette Pauline qui vient chercher les œufs, et quoi qu'é trouve ? Tois francs douze sous ! E' les prend, et pis é regarde ma Kikine qu'était là bien gentille, qui regardait si cette Pauline elle était contente. Cette Pauline, elle dit comme ça :

« – Ben, c'est sttrordinaire !

« – Mais non, Pauline, c'est pas sttrordinaire. J'ai pondu tois francs douze sous, alors t'auras pas la peine d'aller au marché !

« – Tois francs douze sous ! qu'elle fait comme ça, Pauline. Depuis la semaine dernière, c'est pus tois francs douze sous, c'est quate francs quate sous la douzaine, ça a raugmenté pasque c'est la guerre ! Et la semaine d'après ça raugmentera encore !

« Mors, la voilà qui se met à chercher dans le foin tout partout, et en criant en colère – vous savez comment qu'elle est, cette Pauline – et qu'elle trouve les œufs de ma pauvre Kikine et qu'elle les emporte !... Pensez !...

« Alors, ma pauvre Kikine s'en va toute désolée, et en s'en allant elle rencontre le Petit Jésus qui se promenait du côté de la remise :

« – Eh là ! mon Dieu, ma pauvre Kikine, quoi donc que vous

avez ? qu'i dit.

« – Eh là, mon Dieu ! qu'elle répond, cette Pauline m'a encore emporté mes œufs, pasqu'il y avait que tois francs douze sous dans le nid !

« – Eh ben ! qu'i fait le Petit Jésus, c'était-y pas bien le compte ?

« – Mon Dieu, non ! qu'elle dit ma Kikine, v'là les œufs qu'ont raugmenté et qui sont à quate francs quate sous au marché de Brive, pasque c'est la guerre, et qui raugmenteront encore la semaine prochaine, pasque c'est la guerre !

« – Ah ! c'est comme ça ! qu'i fait, le Petit Jésus. Ben, on va voir ! À partir d'à présent, c'est pus la guerre ! Allez, ça y est ! une, deux, tois : c'est pus la guerre !

« Et qui c'est qu'a été bien attrapée ? C'est cette Pauline ! Elle en faisait une figure, pasque c'était pus la guerre ! Eh ! là, là ! Et Kikine était bien contente, personne voulait pus de ses œufs et elle a élevé autant de petits enfants que ça lui a plu.

« Seulement, vous savez comment qu'elle est, cette Pauline : elle s'est revengée sur la vache Sicandoise, elle lui a pris son lait pour le vende au marché pour pas que la vache élève son petit veau. La prochaine fois que ça sera Noël, ça sera la vache Sicandoise qu'ira trouver le Petit Jésus. »

Bel-Gazou et le cinéma

– Qu'est-ce qu'on va voir, après les soldats, dis ?

– *La Fille de la forêt.*

– C'est un *fil* américain ?

– Je crois… Ça t'intéresse, Bel-Gazou ?

– Oui. J'aime les *fils* américains.

– Pourquoi ?

– Pasque quand le monsieur i s'assoit dans le panier d'œufs, le monde rit. Pourquoi tu n'as pas ri, toi, quand je m'ai assise comme lui dans le panier d'œufs, à la cuisine, puis quand j'ai ouvert le robinet de la baignoire comme lui ?

– Chut ! pas si haut !

– Est-ce qu'on verra des enfants ?

– Je ne sais pas, peut-être.

– J'aime bien quand y a des enfants. Pasque quand ils vont par-dessus le mur, dans le poulailler du monsieur qu'est à côté de la maison, et puis qu'ils font battre les poules ensemble, et puis qu'ils les attachent dans des serviettes et qu'ils les emportent, le monde rit. Pourquoi tu n'as pas ri, toi, quand j'ai pris la poule noire et puis que je l'ai…

– Chut donc ! on n'entend que toi.

– Moi et pis la musique. Tu me liras ce qu'il y a d'écrit sur le tableau noir, pas ? Pasque, je sais très bien lire, mais y a des fois des lettres plus grandes que j'ai les yeux, alors elles n'entrent pas.

– Assez, Bel-Gazou, on commence.

– Oui… Ah ! c'est joli, cette petite maison en arbres en travers !

– C'est la maison du trappeur.

– Le trappeur, c'est un monsieur qui trappe des oiseaux ?

– On ne dit pas trapper, on dit attraper.

– Alors le ciné s'est trompé, c'est la maison de l'attrapeur ?

– Mais non… Tais-toi. Regarde le beau petit bébé dans son berceau.

– Qu'est-ce qu'on lui fait ? Elle le lève, sa maman ?

– Non, elle l'emporte.

– Où elle l'emporte ?

– Très loin, avec le monsieur, tu vois, qui l'attend dans la voiture.

– C'est son mari, le monsieur ?

– Non, voyons ; son mari, c'est celui qui a la grande barbe, le trappeur. Alors, elle s'en va aller avec l'attrapeur ?

– Non, elle s'en va avec l'autre monsieur dans la voiture.

– Pourquoi ?

– Parce que… Dieu, que tu es fatigante !

– Attends, attends… Elle va pas s'en aller avec le monsieur de la voiture, pasque l'attrapeur il lui reprend son petit bébé. Elle va revenir avec son bébé… Non… elle le laisse… Pourquoi ?

– Parce que… elle dit qu'elle veut vivre sa vie.

– *Virsavie,* ça veut dire laisser son petit bébé ?

– Non… oui… à peu près… Regarde le trappeur, comme il a l'air fâché !

– Qu'est-ce qu'il lui dit, à la dame ?

– Il lui dit qu'elle se conduit comme… Non, il lui dit… qu'on ne promène pas les enfants à cette heure-là… Alors… elle va se promener toute seule.

– Avec un monsieur.

– Chut ! on ne dit pas ces choses-là.

– Ce n'est pas un monsieur ?

– Si… Tu parles trop, je t'assure, tu m'étourdis. Regarde le pauvre

trappeur.

– Il est pauvre ?

– Non, il est malheureux. Tu vois, il pleure. Il est tout seul.

– Tout seul avec le petit bébé que sa maman l'a virsavi ! ! !... C'est fini, l'histoire ?

– Non, ce n'est que la première partie. Tu vois, on recommence.

– Ah ! oui, voilà la jolie maison. Qu'est-ce que c'est, cette dame ?

– Ce n'est pas une dame, c'est une petite fille. C'est le petit bébé de tout à l'heure qui a grandi. Voilà son papa, le trappeur.

– Il a grandi ?

– Non, voyons, pas lui !

– Ça ne grandit pas, un trappeur ?

– Pas plus que les autres grandes personnes. Bel-Gazou... Oh ! si tu pouvais te taire une minute !

(Silence. Péripéties sur l'écran. Bel-Gazou explosant :)

– Ça y est ! Ça y est ! Il va venir !

– Qui va venir ?

– Le panier d'œufs ! La petite fille a commencé de casser les assiettes et les bouteilles et les chaises... Tiens ! aïe donc ! On va apporter le panier d'œufs ! *(Elle applaudit.)*

– Mais veux-tu te taire ! Ce n'est pas un film pour rire ! La petite fille casse tout...

– Pourquoi ?

– Pour expliquer qu'elle est sauvage, qu'elle ne veut pas vivre autrement que sauvage, et qu'elle n'ira pas, comme sa maman, dans la grande ville, qu'elle reste fille de trappeur...

– Alors, on va la fouetter ?

– Oh ! non... Les méchantes gens ont voulu l'emmener dans la grande ville, mais elle s'est échappée, tu comprends ? Alors elle leur montre comme elle est forte et sauvage ; elle leur dit : « Je vous défie de me prendre, je suis la fille du trappeur ! Regardez comme je brise

ces chaises, ces assiettes, ces bancs, tout ! Voyez comment se comporte une fille de trappeur ! »

– Et on ne va pas la fouetter ?

– Au contraire !

(Long silence de Bel-Gazou.)

– Bel-Gazou, tu dors ?... Tu t'ennuies ?

– Non, je pense.

– À quoi penses-tu ?

– ... Est-ce que c'est difficile de devenir trappeur ?

– Pourquoi ? Tu veux être trappeur ?

– Non... *(Rêveusement.)* Je demandais ça pour papa...

Le retour des bêtes

C'est une demeure très ancienne, dans un lieu désert et haut, que depuis trois ans j'évitais. Je la savais tapissée d'images, visibles pour moi seule et pour quelqu'un d'autre qui n'y peut venir…

J'y dus pourtant aller, un jour du dernier bel automne. Et comme je détournais lâchement la tête pour ne point voir les scellés de vigne vierge tendus en travers des persiennes jointes, j'aperçus que la terrasse et ses degrés reluisaient de poules, noir-vert métallique, accroupies sous le soleil de midi. Une indignation ménagère sécha mon attendrissement, et je chassai les envahisseuses, avec des « ch !… ch !… » et de grands gestes de bras. Elles se levèrent, avec cette raideur rhumatisante des volailles dérangées pendant la sieste, et les plus braves me toisèrent, de profil, debout sur une patte de cuir bleu.

« Les poules sur la terrasse ! » répétais-je en moi-même. Les poules, autrefois respectueuses d'une limite à peu près idéale, les poules, au fait de leurs droits de bornage autant qu'un propriétaire rural, et qui maintenant descendaient à regret les marches, d'un air processif : « C'est bon, nous nous retirons pour l'instant, mais… nous allons consulter… »

Mon indignation durait encore, pendant que j'ouvrais des portes collées à leurs chambranles. Comme je poussais une lourde paire de contrevents, quelqu'un dans l'ombre me jeta sur le visage une dentelle soyeuse, un tulle adhérent et impalpable : les grandes araignées des jardins, doublant l'effort extérieur de la vigne vierge, avaient condamné en dedans l'issue. La brusque lumière paralysa l'une des tisseuses, qui demeura sous mes yeux, balancée dans son hamac déchiré, me laissant admirer le velours de sa panse en gousse d'ail et sa croix de templier.

La première nuit fut longue, troublée de cris de rats, de craquements de commode, d'un jacassement bas au-dessus de l'âtre éteint. Ma lampe, rallumée à plusieurs reprises, éblouissait chaque fois une chauve-souris prisonnière, qui heurtait mollement les colonnes du

lit et se reposait, pendue la tête en bas, à un rameau de fer forgé, comme la dernière poire d'hiver à l'arbre nu. Puis elle tombait et ne touchait jamais terre.

J'entendis aussi, à la fin de la nuit, un battement lointain, faible et agréable, comme le bruit que fait un insecte enfermé dans un tambour. Au soleil levé, il grossit, s'enfiévra, et me conduisit à un réduit sans volet, mi-bibliothèque, mi-resserre à jouets d'été : il bourdonnait d'abeilles. Des abeilles, des milliers d'abeilles, d'or dans le rayon horizontal, brunes sur la paroi claire, en grêle rebondissante contre les vitres, toute une république d'abeilles !...

Elles entraient et sortaient par la brisure triangulaire, à tout moment obstruée, d'un carreau ; mais l'entrée de leur secrète demeure s'ouvrait entre deux pierres de l'embrasure : un hiatus oblong, ciré sur les bords par les petites pattes griffues. Quelle œuvre urgente, quel drame hiérarchique les rendait grondantes et divisées ? Ma présence ne les émut pas davantage, et je vis qu'autour d'un bras de lampadaire se collait incessamment, pour se désagréger après, puis s'agglutiner encore, une pulpe mouvante d'abeilles...

Je sortis, craignant la colère des travailleuses. Une chambre au moins, celle de la tour, celle qui s'environne d'une si absurde et périlleuse collerette de pierre, d'un chemin de ronde sans garde-fou, celle-là, du moins, m'offrirait le refuge que je préfère, d'où l'on voit si loin, par-dessus un abîme de verdure, celle qui, chauffée l'hiver et l'été par le soleil, sent le blé battu et la toile cuite... Un chat-huant grand comme un ange s'éveilla de son somme de midi quand j'ouvris la fenêtre ; il hésita, tourna en aveugle, et se confia enfin à un chêne qui gardait tout son feuillage.

Que de bêtes, que de bêtes, partout des bêtes... D'une cime d'arbre, à côté, une famille de geais m'injuriait déjà, mais ne s'en allait pas.

Je m'accoudai pour les entendre, et trois fois en peu d'instants je me retournai sans motif – sans autre motif, veux-je dire, que le malaise au creux du dos, la ligne de peau hérissée qu'y trace un regard intense et furtif... Je cherchai derrière moi, et d'abord ne vis personne pas même, hélas ! de revenant... Mais à la fin je découvris – boulée sur une branche, au niveau de mon visage, et si proche que son évidence même me l'avait cachée – une fouine aux yeux noirs, grasse, blonde, sa queue fournie bien rangée à son flanc, et qui m'observait. Si proche,

vraiment, que je voyais respirer ses petites narines passionnées ; si proche, qu'en me penchant j'aurais pu lui tirer sa belle queue soignée… J'étendis le bras, en effet, et elle coula le long de l'arbre.

Mais elle ne s'était pas enfuie d'abord, ni les geais, et les abeilles m'avaient dédaignée. À cela je connus, non seulement l'abandon de la demeure, mais encore que les hommes, maîtres du sillon et de la forêt naguère, n'étaient plus que les hôtes insolites de nos campagnes. À cela je connus le retrait de l'homme et l'avance, encore timide, de l'ancien occupant. J'estimai l'oubli qui commençait, et combien la bête, rompue à nous fuir, perdait déjà les traditions de sa prudence.

Et j'endurai une amertume nouvelle, comme si de gracieux arcanes – un bruit d'abeilles, un rire de geais, la griffe pourpre d'une vigne imposée sur une porte close, le plaisant affront d'une bête fine – n'eussent fait qu'écrire pour moi un mot, le mot, toujours le même mot : la guerre… la présence de la guerre… la longueur de la guerre…

Présages

– Ma chère, vous savez que cet hiver précoce ne va pas être bien long ? Les écureuils ont fait, paraît-il, des provisions plus petites que l'hiver dernier.

– Oui ? Ça ne m'étonnerait pas. Les chatons des noisetiers sont en avance…

– On m'écrit de la campagne que les terriers des bêtes sont moins profonds que l'an passé…

Elles se taisent un moment, puis une dernière voix féminine – charmante, comme suspendue très haut dans l'air, une voix faite pour porter, en tremblant d'exaltation et d'espoir, des nouvelles de résurrection, d'aube heureuse sur le monde – dit :

– Les oignons n'ont que deux pelures, au lieu de six l'autre année : c'est signe d'hiver court et clément !

Autour de celle qui a parlé, j'entends qu'on s'assemble et qu'on s'émerveille. Je veux, à la faveur du crépuscule, me la figurer longue et volante à travers la chambre, avec une robe qui dépasse ses pieds, et des cheveux soulevés par un vent qui étirerait, dans ses mains, la banderole gothique où l'univers peut lire que : « L'oignon n'a, cet hiver, que deux pelures ! » Au-dessous d'elle, suscité par le doux bruit des pronostics agrestes, et pour achever mon tableau de féerie enfantine dessiné par Delaw, j'invente l'Oignon, tout rond, chevelu de racines et vêtu de son double camail de pelures dorées…

L'année qui vient de finir a vu le krach des pythonisses. Bien mieux que les interdictions policières, c'est la déception renouvelée qui a détourné de la liseuse d'épingles, de la voyante à la bougie, de la voyante au verre d'eau, l'anxiété, la langueur féminines. Cette demi-douzaine de femmes que voici n'ont-elles pas fêté l'année naissante, en 1917, par une bonne tournée, à frais communs, chez les somnambules et cartomanciennes ? Je pourrais chercher, sur la table verte où fume le thé sans lait, les Épées, le Pendu, le Squelette des tarots, et même le

« chien de pique » ; ces jouets menteurs ont rejoint, dans un tiroir qu’on n’ouvre pas, le crochet d’écaille et la pelote de laine gris-bleu, pêle-mêle avec les petits drapeaux emmanchés d’une épingle, qu’on plantait sur la carte d’Europe, en 1914, en 1915…

Elle n’est point sans grâce, la ferveur nouvelle des femmes, qui quête des oracles auprès des dieux païens et, pour lire au-delà de cent jours d’hiver, pour connaître le sort de nos armées, va se fier à la feuille, à la graine, suivre le vol triangulaire des oiseaux migrateurs, épier les gestes de la bête terrée, interpréter la sagesse obscure – et que nous n’avons pas su même nommer – du bourgeon et du tubercule…

J’ai cousu, pour mon amie Valentine, un grain d’avoine barbue sur un carton, afin qu’elle consultât, curieuse du temps qu’il fera, le mouvement hygrométrique des cornes de l’avoine, antennes spiralées qui s’inclinent à gauche ou à droite, selon l’humidité ou la sécheresse. Ce joujou amuse mon amie :

– Vous savez, me disait-elle hier, les barbes de l’avoine sont à droite depuis ce matin.

– Oui ? C’est qu’il va dégeler.

– Non pas, assura-t-elle avec un désarmant sourire, c’est que j’aurai ce soir une lettre de mon mari. Ça n’a jamais manqué, c’est un signe certain !

Errements touchants de l’amour ! Si je donne une boussole à mon amie Valentine, l’aiguille bleue lui indiquera – « Tenez, voyez vous-même ! Au nord, tout à fait au nord ! » – un point de la Somme où son mari veille et se bat…

Elle est là, penchée au-dessus du feu de bois, parmi trois ou quatre jeunes femmes. Elles rient, elles ont bu du thé, mangé un gâteau ; elles n’échangent que des paroles d’espoir, de confiance ; aucune pourtant n’ignore la fragilité de son sort, ni les menaces que porte cette heure, ni que la Seine charrie des glaces au lieu de charbon ; elles savent que de l’autre côté de la vitre commence une nuit pétrifiante d’hiver, une nuit qui entrouvre, au loin, des doigts gelés d’où glisse l’arme, mais… mais les cornes de l’avoine ont viré vers l’est, et l’oignon n’a que deux pelures !

Moi qui voulais, pour ce groupe serré, misérable malgré le feu et les fourrures, inventer un présage magnifique qui eût occupé, deux semaines ou trois, ces isolées, je ne trouverai rien de plus beau que celui-ci. L'oignon n'a que deux pelures, cela est vrai, cela est inconcevable. Que sait-il de l'hiver, et comment le sait-il ? Le message qui atteint l'animal, avant que la terre ne s'ouvre ou vomisse le feu, la plante ne le reçoit-elle pas aussi ? Et pourquoi des fibres, délicates assez pour pâmer à l'approche de la chaleur et ressusciter à cause d'une pluie encore suspendue, ne détiendraient-elles pas, en même temps que la prévision du cataclysme, la certitude de sa fin ? Un oiseau célèbre, en pleine tourmente, l'accalmie. Une petite bête thésauriseuse voit par-delà cent jours à venir ; un bulbe, en dépit du froid précoce, montre sa nacre sous deux robes légères…

Monsieur Angot, songez-vous comme moi qu'il y a sans doute quelque part, pressée sous la terre durcie, ou nue dans le vent cruel, une créature végétale, bulbe, graine, racine, cryptogame, pour qui l'ouragan déchaîné par l'homme n'a plus de secret, un être déjà préparé au silence futur, un être qui sait quand finira la guerre ?…

Une lettre

« Madame,

« J'ai vingt-trois ans et trois mois ; je suis sergent. Je voudrais me marier. Je voudrais me marier tout de suite.

« Si je m'adresse à vous, que je connais peu, c'est que je suis pressé, et que mes parents, vous le savez, vivent en rentiers modestes, retirés dans une banlieue de Paris, où ils attendent les lettres de leur fils unique en compagnie de mon grand-père, mon oncle, bref un petit cercle de briscards qui comble mes permissions de plaisirs vertueux.

« On peut être ensemble un petit jeune homme et un vieux soldat – pour vous servir. Or, vous servir, je ne fais que ça, justement, depuis trois ans. J'en reviens, de vous servir, et on nous laisse souffler dans un petit village que je n'ai pas le droit de nommer. Combien de jours, ou de semaines, m'y reposerai-je ? Je n'en sais rien, mais je sens que le temps presse, et je veux me marier.

« Depuis trois ans bientôt, le vétéran qui vous écrit a connu, perdu, retrouvé, pleuré ou gardé cent camarades de tout poil et d'âges divers. Vous dire que je suis né réfléchi, réservé, et même un peu méfiant, c'est vous faire comprendre que j'ai, en trois ans, écouté plus que parlé et raisonné autant qu'observé. Ils m'en ont raconté, mes amis, de quoi remplir des volumes, et je ne fais allusion ici qu'aux histoires d'amour. Cent histoires d'amour ! Vous croyez, madame, qu'elles doivent se ressembler toutes ? Voilà ce qui vous trompe. Vous voulez, du moins, les diviser en amours heureuses et en amours malheureuses. C'est ce que je n'ai pas manqué de faire, par distraction arithmétique. Mais je n'ai pas pu continuer, parce que j'ai vu trop d'amours émigrer brusquement, ou lentement, de la première catégorie dans la seconde.

« Sans me décourager, du genre j'ai passé à l'espèce, pour constater quelle supériorité gardait, dans l'histoire amoureuse du soldat, l'homme marié sur le célibataire. Entendons-nous : il y a des liaisons qui valent des mariages, et celles-là je les ai versées à la

conjugalité. Mais les autres ? Au début de mon engagement mes camarades du ...[e] m'ont ébloui, moi petit serin de jeune homme rangé, par la fougue épistolaire de leurs belles amies et de leurs femmes légitimes. Photos, lettres délirantes, fleurs entre les pages, colis de friandises et précieux cache-nez de soie, ils ne m'ont rien épargné, et j'ai pu souffrir, sottement, de la maîtresse que je n'avais pas connue. Des amantes passionnées ont écrit tous les jours, pendant des semaines, puis toutes les semaines, pendant des mois. Et puis la carte postale a remplacé l'enveloppe bleue ou mauve, et puis... et puis plus rien. Je généralise et je raccourcis – je vous ai dit que je suis pressé – pour aller plus vite et vous frapper davantage. Madame, j'ai vu des figures jeunes comme la mienne, plaisantes comme la mienne (on n'est pas à faire peur !) devenir sombres, maigrir des pommettes. J'ai vu des types épatants réduits à rien par la « crise du vaguemestre », et dépérissant d'attendre une lettre. Mais j'en ai vu aussi qui, l'ayant reçue à la fin, tombaient assommés. Quand leur silence fondait en pleurs et en confidences, on ne me faisait pas grâce non plus du billet de rupture ou de la dénonciation anonyme. Et moi, qui n'avais pas même laissé une petite cousine à Colombes, je tremblais par contagion, je prenais la fièvre d'isolement, le cauchemar d'abandon...

« Pendant ce temps-là, l'autre bord, celui de la conjugalité, tenait comme Verdun lui-même, et je m'y réfugiais pour avoir chaud. Mais là aussi on m'accablait de confidences ; on me lisait des bouts de lettres, on m'exhibait le portrait du dernier-né, la photographie de la petite communiante, le groupe des quatre marmots autour de leur maman. On m'achevait avec des douceurs : “Tiens, gosse, enfile-toi ça, c'est du pâté de foie de cochon qu'elle fait soi-même, ma bourgeoise !” Ou bien : “Cher ami, vous ne refuserez pas cette aile du poulet envoyé par ma femme ?” Mes colis, des colis de parents, mes lettres d'oncles, mes chandails de grand-mère, injustement je trouvais le tout, par comparaison, un peu fade... ils me semblaient, mes amis, ces maîtres d'une femme et d'un foyer, ils me semblaient solides, costauds, assis dans leur sécurité, et auprès du Baudru, le terrassier au pâté de foie, Nourrisson lui-même, Nourrisson le millionnaire, bardé de cigares chers et de billets bleus, avait l'air d'un pauvre. Le risque de la mort ne les menaçait pas tout entiers, ces riches.

« – Si j'y reste, disait l'un d'eux, je ne m'en fais pas ! J'ai mon garçon, l'aîné, qu'est déjà bien dessalé... La boîte marchera quand même...

« – Mourir ? Je n’aimerais pas cela, évidemment. Mais *elle* a tant de courage, je suis si sûr qu’*elle* vivra comme elle doit, sans moi ou avec moi…

« Madame, j’en ai assez ! Vous m’avez compris : je veux ma part. Ma part, c’est une femme d’abord, une vraie, et puis un enfant, des enfants. Après tout, le fils de Mme de B., qui a vingt-deux ans, est père. Le lieutenant D.-B., vingt-trois ans, évadé d’Allemagne, se fiance en touchant la terre de France. Serge P.-V. se marie après-demain, il a vingt et un ans. Et combien d’autres ! Vous voyez, je retarde. Vite, madame, mariez-moi. Puisque nous sommes forcés de mettre les générations doubles, mariez-nous. Qu’on donne à notre avidité une “part d’homme” ; chargez-nous de lourds devoirs que nous porterons en riant, et de félicités si graves que nous en demeurerons muets et pleins de larmes… »

La nuit paisible

N'est-ce pas, nous avions oublié que c'était si beau une nuit paisible ? Il ne faut pas douter que, dans Paris, des cœurs, à peine rassurés, écoutent et savourent, du soir à l'aube, le hasard d'une douce nuit. Prompts à une alarme nouvelle, les voici ramenés au guet mi-assoupi, à l'obscure gratitude que versait, sur notre ancêtre des cavernes et des huttes lacustres, la chute du jour.

À quel âge de cette planète appartenait-elle, la famille auprès de qui je passai la nuit qui suivit le pire raid ? La jeune femme était étendue sur un lit, entre son fils, qui dormait tout vêtu, et sa nourrissonne de dix mois, qui tétait. Elle était là, tranquille et à l'affût, ses cheveux au long du visage, et elle tenait, fixés sur la fenêtre, des yeux de chasseresse. Pour un bruit insolite, elle se souleva puis se recoucha, et l'enfant qui tétait suivit son mouvement, suspendu au sein : ainsi font les louves et les chiennes, traînant leurs jeunes à leurs mamelles, ainsi faisaient les femelles des hommes au commencement du monde !... Celle-ci, enchaînée à ses petits, souriait au silence, à une cloche sonnant au loin les heures, écoutait dans la ville des tressaillements familiers qui annonçaient la venue prochaine de l'aube. Quand je voulus partir, le garçon de cinq ans s'éveilla et demanda : « C'est l'alerte ? – Non, non, dit sa mère. – Ah bon !... Tant mieux... » Et il se rendormit.

« C'est l'alerte ? » Quel calme... Tout, dans ce nid sous les toits, était prêt, choses et gens, à la catastrophe suivante : couvertures et pliants, une bouteille de lait, et la petite de dix mois épinglée dans un tricot blanc. Mais, grâce à toi, nuit paisible, les heures passaient, noires et pareilles...

Je partis ; la brume, encore épaisse au ras du sol, commençait à se mouvoir lentement, brassée par l'approche invisible de l'aube. Je rencontrai un cheval et un cocher qui s'en allaient, distraits, lents, et comme éloignés de ce monde. Ils m'emmenèrent, puis me laissèrent au Trocadéro, et replongèrent, indifférents, dans l'ombre. J'entendis un moment le grelot du cheval et le petit air gai que sifflait le cocher,

tandis que je descendais vers ce silence sylvestre, vers ce parfum humide de jardins et de terre qui révèlent Auteuil et le Bois.

Le silence, le parfum, le murmure d'une brise faible entre les branches nues, tous ces charmes, oblitérés par une longue habitude, la nuit paisible me les rendait, et mes pas accoutumés, mes mains sans défiance tâtaient les repères d'un chemin connu. Sur le trottoir, le brusque vallon d'une entrée cochère, plus loin sur ma tête le frôlement d'une basse branche de pin puis, derrière une grille, des chiens beaucerons, muets et vigilants, qui m'écoutent passer et soufflent sur mes doigts à travers les barreaux... Le petit pont jeté sur la voie ferrée, l'avenue sans réverbères qui sent l'étable longtemps après le passage des troupeaux de bœufs et de moutons, je les trouvai avec une sécurité d'aveugle.

Que tu étais belle, nuit paisible ! Un ronron de grand fauve bourdonnait là-haut – quelque avion veillant sur l'énorme sommeil de la ville. À cause d'un fil de lumière qu'elle vit à ma fenêtre ouverte, une chouette se brancha dans un platane, tout près, et bavarda à mi-voix. Chouettes et chevêches sont ici familières et se montrent dès le crépuscule, mais je les avais un peu oubliées, à force de les entendre. Qui donc marcha, à la même heure, dans l'avenue sans lumière, d'un pas nonchalant chaussé de semelles fines ? Un habitué, comme moi, de ce quartier qu'on n'éclaire pas, un passant qui trouvait, comme moi, un goût bien heureux et bien nouveau à la nuit sereine.

Quand vint le sommeil, appelé par la fatigue, un vol bref de songes se leva, tout juste assez distincts pour que je me souvienne qu'ils cherchaient déjà, dans le lendemain proche, la saveur puissante d'aujourd'hui menacé : « Demain... demain le soleil, quelques heures claires sont à nous, puis... qui sait ? De nouveau la nuit, et *quelle nuit ?* Il n'importe. Ceux qui peuvent sans moi continuer ma vie respirent au loin. Le matin est là. La lumière du printemps, sur les sureaux précoces... Le taillis d'épines chargé d'oiseaux – passereaux en boule, merles, verdiers au jabot de jade, – le soleil à travers une petite aile en éventail... Et puis, plus tard ? Et puis, rien. Personne ne sait davantage. C'est assez, c'est assez... »

Une réponse

« Madame,

« J'ai lu, mardi dernier, la lettre, que vous publiâtes ici, d'un jeune sergent de vingt-trois ans qui veut se marier. J'y réponds. Je suis la jeune fille à marier. Vingt-cinq ans, une terre de quarante hectares en province, quelque argent. Votre sergent, prétend-il, n'est pas à faire peur ? Croyez que je n'épouvante personne et que je suis blonde. Aime-t-il mieux les brunes ? Voici ma cousine, comptable dans une banque, ou sa sœur la châtaine, deuxième secrétaire d'un grand avocat. Gaies, instruites, jeunes mais mûries par quatre dures années, nous voici, nous trois – et quelques millions d'autres, bonnes, que dis-je ? exquises à marier, et qui ne nous marions pas.

« Nous ne nous marions pas. Mais, ouvrières utiles et sans sexe d'une ruche innombrable, nous regardons de loin convoler nos reines… Qui donc, nos reines ? Mais les femmes, madame, les veuves, jeunes ou non, et les divorcées. Pourquoi elles, et non pas nous ? Je vous cite Mme G., qui passe gaiement la quarantaine, fiancée à l'un des plus jolis aviateurs de France. Puis Mme B., qui divorça avec bruit il y a un an, prétend maintenant assurer le bonheur d'un alpin qui pourrait être son fils. Mme F., héroïne cinquantenaire d'un procès assez douteux, va épouser un lieutenant qui a l'air d'une jeune fille… Pour le coup, dites-vous, c'est une question, assez vilaine, de dot ? Détrompez-vous, madame, l'officier est deux fois millionnaire !

« Vous souriez, madame, en pensant que j'incline à muer en péril public mon petit danger particulier ? Je n'insiste pas et m'en retourne dessiner – fleurs de soucis et feuilles d'absinthe mêlées – un projet de guirlande pour mon bonnet de sainte Catherine… »

D'autres, à ma place, n'hésiteraient pas, ils marieraient le lieutenant de vingt-trois ans à la jeune fille. Mais voilà que cette enfant méfiante, qui écrit en femme vexée, met à mon enthousiasme les menottes de la circonspection. À cause d'elle, je me rappelle le

mariage, l’an dernier, du lieutenant X. avec la « belle Mme Z. ».

Nommer celle-ci « belle madame » c’était longue habitude, encore plus que courtoisie… Tiens, et le beau D., qu’on fiançait dernièrement avec une jeune fille presque aussi belle que lui ? Il a laissé la fiancée, il coule des permissions béates dans le demi-jour, la chaleur parfumée, la cuisine diplomatique, chez Mme de T., qui ne cache pas son bonheur et rajeunit sans discrétion. Et cette pauvre petite Kiki M. « la Kike », comme l’appelaient ses amis, on sait pourquoi elle est devenue infirmière : à la veille de son mariage, son fiancé, un capitaine, lui préfère… la mûre, et d’ailleurs charmante, Mme la Kike mère…

Jeune fille aux soucis, vous m’épouvantez. À nous deux, nous pourrions citer une dizaine de ces couples, qui satisfont mal l’œil, la morale et l’imagination. Où allons-nous ? Quelle est cette aberration ? Cherchons-en la cause sinon le remède. Il me semble bien que je l’ai déjà connue avant d’apprendre ses effets, sans quoi cette confidence anonyme, cueillie dans le métro, ne m’eût pas tant frappée. Un ouvrier réformé, blessé de la guerre, disait à son camarade : « Qu’ess-tu veux, oui, je me suis marié. Elle est pas toute jeune, comme beauté y a mieux. Mais quoi ? de son premier mari elle avait un ménage tout monté, et bien astiqué, rien qui manque, mon vieux. Elle me disait : “T’as qu’à venir et à te laisser vivre sans penser à rien, tel que dans un hôtel à Nice.” C’est ce que j’ai fait. J’ai rien à penser… »

J’ai dîné et passé une soirée, jeune fille mécontente, chez Mme de T., en même temps que ce beau D., qu’elle a enlevé à une rivale adolescente. Cet irrésistible n’avait pourtant pas la mine d’un conquérant. Posant sur toutes choses un sourire enfantin et un peu vide, il ressemblait encore, quoique guéri, à un convalescent. Mme de T. le couvait de loin, avec une infaillibilité admirable. Pas une seule fois il n’eut le temps de chercher de l’œil la carafe ou le sel, à table, ou le cendrier à l’heure du cigare. Un verre de fine vint éclore par magie sous sa main à côté du cendrier, et il y eut précisément, devant le fauteuil que D. élut, un tabouret bas pour qu’il étendît sa jambe. L’hôpital, la nursery même n’avaient jamais prodigué à l’héroïque Don Juan des soins plus complets ni plus alanguissants.

Vous m’entendez, jeune fille ? L’hôpital, *la nursery*… Lorsque des millions d’hommes ont eu la force d’être, loin de la femme, plus que des hommes, la première femme qu’ils appellent n’est peut-être pas l’amante. Le zouave qui fut mon père n’avait gardé des champs de

bataille qu’un seul souvenir pénible : le cri, le soupir, qui errait, sorti des bouches fraîches et des barbes grises : « Maman… » Vos bras, jeunes filles, font le geste des suppliantes, prêts à se suspendre à des épaules qui ont porté le poids d’un monde : bras légers, assez lourds pour qu’on les craigne. D’autres bras féminins ouvrent un refuge équivoque et complet, promettent ensemble la protection, l’amour, la ferveur des servantes que rien ne rebute, et le héros, exténué, s’y couche… Pour combien de temps ? Je ne sais, mais je ne crois pas, puisque j’admets qu’elle existe, à la durée de cette « crise d’orphelinisme ». Attendrez-vous sa fin, jeune fille aux soucis, ou bien voudrez-vous, impatiente, combative… Mais non. Votre printemps ne saurait frelater sa grâce, ni verser, sur sa verte gerbe, les philtres qui sont parfums encore et corruption déjà. La victoire, la vôtre, viendra vite, et sans combats.

Confidences sans signature

J'ai reçu, en réponse à ma « Réponse », quelques lettres, lettres de femmes, s'entend. Que ne puis-je les publier ici ! Protégées par l'anonymat, mes correspondantes m'ont versé le flot, amer et sans digues, de leurs confidences. Pour une, jeune fille encore en janvier, qui m'écrit : « J'aurais mieux fait, madame, de laisser celui qui est mon mari à l'une de vos veuves à succès » ; quatre ou cinq autres lettres me viennent de femmes jeunes encore, à qui la guerre enleva leur amour ou leur très chère habitude, et qui veulent vivre, qui refusent d'être « ce monstre, une femme seule ! » Ou bien le hasard m'a comblée, ou bien le féminisme le plus mal entendu perd du terrain !

Mais mon attention s'attache surtout à six feuilles couvertes d'une écriture précipitée, qui s'étale ici, se serre plus loin, se couche puis se redresse – une lettre expressive comme un dessin, un croquis d'après le nu... La femme qui me l'a écrite ne montre pas, j'en suis sûre, cette écriture-là à ses intimes, pas même à un journal secret. Point de grossièreté, pourtant. Une sincérité terrible, un besoin de revendiquer le seul bien qui donne à la femme « l'air riche » ! Je cite ce mot, que je trouve beau. J'en vais citer d'autres, avec le regret de ne pas vous confier toute cette lettre, qui rend le son soyeux et brutal d'une robe déchirée violemment sur un corps qui étouffe :

« ... Oui, je suis une de ces veuves, madame, à qui vous reprochez, vous, ou plutôt les jeunes filles à marier, de vouloir exister encore. La guerre m'a pris mon mari il y a deux ans. Faut-il que j'en meure ? C'est trop tard : j'aurais dû, dans ce cas, en mourir tout de suite. Il n'y a guère de femmes de quarante-cinq ans qui se suicident. Ce sont toujours les mêmes, comme on dit, qui se suicident : des femmes de quinze à trente ans. Et depuis la guerre elles ont, Dieu merci, autre chose à faire. Moi aussi. Je suis une de ces harpies que vos jeunes filles signalent à la sévérité publique, une de ces veuves abominables qui veulent se remarier, qui se remarient, qui se disent, la quarantaine passée : "J'ai encore un amour à vivre !" Elles peuvent me honnir, vos

jeunes filles, et détourner de moi leurs yeux dont j'envie tant les belles paupières fraîches, et demander, avec cette sévérité des êtres qui n'ont encore rien mérité ni perdu : "Elle n'a pas assez de son mort glorieux, celle-là ?"

« Non, je n'ai pas assez. En échange du beau mort magnifique que j'ai donné, je réclame un vivant bien humble, et encore pas tout entier, un de ceux que la guerre nous rend, mal recousus de rubans rouges, verts et jaunes, mal pansés de médailles et de croix. "Eh ! vous n'êtes pas difficile ! s'écriera votre jeune fille-aux-soucis, pourquoi donc à vous, plutôt qu'à moi, cette récompense ?" Parce que, mademoiselle, vous êtes peut-être bien capable de l'accepter, ce cadeau-là, mais pas de le conserver. Ce n'est pas de votre faute, s'il y a tant de romanesque, tant d'illusion, tant de littérature, dans votre souhait d'être la femme d'un mutilé...

« Ce n'est pas de votre faute si l'on ne vous a appris à ne voir, dans votre condition future de femme de héros, que la promenade, par exemple, où le mari s'appuie d'un côté sur votre bras, de l'autre sur sa béquille ; ou bien le repas, pendant lequel votre petite main légère remplace une main absente, verse le vin, coupe la viande ; ou encore la lecture de l'après-midi, quand vos yeux liront pour des yeux éteints à jamais... Jeune fille, il y a d'autres heures, il y a toutes les heures de la vie... Vous avez une belle imagination, et parce que vous avez vu au cinéma la récolte du coton ou les jardins de Tokyo, vous pouvez espérer que l'autre côté de la terre n'a plus de secrets pour vous. Mais la vie conjugale est plus secrète que la jungle. Nous, nous savons. Vétéranes de toutes les misères amoureuses, nous pouvons *tenir*.

« Plus d'une, entre nous, ne fera que travailler pour vous ? Sans doute. L'avenir est de votre ressort, et l'on vous a appris, monstrueusement, à croire qu'on engage sa vie en échangeant un regard, à offrir une existence dans une petite main tendue. L'avenir est à vous, vous vous entendez du reste à le gaspiller. Moi, je n'ai pas besoin de songer à l'avenir pour organiser le présent, de comparer pour savourer. Ce n'est pas du don que dépend ma gratitude, et j'ai payé le prix qu'il faut pour savoir qu'il n'est pas nécessaire de croire au bonheur pour trouver la vie précieuse... »

Nouveaux riches

L’autre soir je dînais avec une amie dans un de ces restaurants qui demeurent encore, pour la sécurité de nos estomacs et le bon renom de notre cuisine, entêtés à servir des rôtis qu’on rôtit, des grillades qu’on grille, des gratins que le feu seul colore. Celui que je préfère réjouit le palais, l’odorat et les yeux en raison d’une clientèle mêlée et bon enfant : artistes des théâtres et des *cinés* du quartier, mécanos qui gagnent de grosses journées, commerçants gourmands. Ce soir-là, pendant que nous dînions, un ronron grave et bas, un son de trompe annoncèrent l’arrivée d’une automobile, et la porte s’ouvrit devant un couple de nouveaux riches.

Je dis « de nouveaux riches » comme je dirais « de nègres » ; leur situation sociale s’avérait aussi flagrante qu’un état pigmentaire. Jeunes tous deux, mais la femme dépassait l’homme d’une tête. Une superbe Junon, vraiment : le nez court, l’encolure athlétique, et fraîche comme un pâturage en mai. Lui, petit et vif, maigre, montrait sur son visage la peau sèche et luisante des hommes cuits au feu des usines. Il roulait l’épaule sous son veston de coupe anglaise et balançait ses mains mi-ouvertes, comme font ceux qui n’ont pas eu le temps d’apprendre à marcher les mains vides.

Ils s’assirent près de nous, la femme se déganta, rejeta ses zibelines et ouvrit sur les dîneurs les feux de deux cent mille francs de diamants – deux pierres aux oreilles, deux aux mains, pas plus.

– Qu’ess’ tu prends ? demanda-t-elle à son mari.

Il hésita, bâilla, se frotta l’estomac :

– Je ne sais pas. Rien ne me dit. J’ai qué’que chose qui se mouve, là…

– Une petite marmite ? Y a encore qu’ici que le bouillon sent la viande. Pour moi… attendez, Delphin, vous sauvez pas… Des z’hors-d’œuvre, et ne passez pas la salade de pommes de terre sous silence, surtout ! Le gigot, oui, mais faudra me le montrer avant, je ne me fie

qu'à moi. Et changez-moi c'te nappe… Changez-moi-là, que je dis ! Je ne coupe pas dans le blanchissage de guerre, moi !

On les regardait beaucoup, et ils supportaient les regards avec une admirable aisance. La jeune femme tournait lentement son cou puissant et sans plis, croisait et décroisait ses grandes mains où fulguraient deux phares. Nous les laissâmes, mon amie et moi, occupés d'un calvados âgé dont le patron du restaurant, assis à leur table, leur versait de grands verres.

– Je ne peux pas dire, soupira dehors mon amie, que le voisinage de ces gens-là m'ouvre l'appétit.

– Pourquoi donc ? Ils savent pourtant manger. Avez-vous vu la jeune femme inspecter le gigot, et éprouver du doigt l'élasticité du pont-l'évêque ?

– Oui, oui, je l'ai vue, dans le même moment où elle déclarait qu'elle aimait mieux partir « dans » le Midi que de chauffer « toute » leur hôtel cet hiver !… Et puis, cet étalage de joaillerie dans cet endroit, en ce moment, vraiment, cette femme…

– Je la trouve belle, moi. Parfaitement, elle est belle, elle est telle qu'elle doit être. Tout, en elle, vous offusque ? Je serais effarée qu'elle fût autrement. Je reconnaissais en elle, ce soir, cette même beauté, actuelle, spéciale, que je détaillais hier sur deux de ses pareilles, chez un fourreur où elles réquisitionnaient chinchillas et pékans, deux grandes filles fortes, le cheveu lourd et la bouche fraîche, rien de fin, rien d'anémié, une dégaine peuple, carrée, sous leurs pelleteries de reines… J'écoutais peu leurs « tant qu'à moi » et leurs « c'est une fourrure susceptible », parce que je songeais aux enfants qu'elles feront. Je me disais que c'est justement leur sang, ce sang de fermière forte en gueule et de coquetière réjouie, qu'il faut mêler à celui de nos hommes surmenés, mutilés, séchés au feu des forges, glacés par les boues de l'Est… Je songeais, considérant la ciselure rudimentaire de cette matière somptueuse et durable, aux nourrices impassibles, énormes, sans tares et sans pensée, qu'on choisit pour allaiter les enfants des races princières à bout de sang et de souffle… Justement, le mari de notre belle jeune femme…

– Oh ! celui-là… !

– Si je vous laisse continuer, je vais dans un moment entendre, amenés pour des comparaisons méprisantes, les mots de « financier

ancien régime » et de « fermier général », je vous connais. Le souvenir du fermier général, en prenant de l'âge, acquiert un lustre singulier dans l'esprit de beaucoup de gens, et mieux qu'un lustre, un grade : vous pensez à lui comme un peu à un général qui serait fermier. Notre petit homme du restaurant, lui, débute, sous votre dédain. Il n'a encore eu le temps que d'amasser, et de répéter sur tous les tons qu'il « n'aime que le beau et le bon ». Le comique, c'est que ce sera vrai. Le beau et le bon, il l'achète déjà. Il l'aimera bientôt. Il achète. Merveille ! ce nouveau venu, ce nouveau parvenu sait gaspiller ! Dès lors tout va bien, fions-nous à lui. Laissons-le errer pendant quelque temps parmi les inévitables cheminées en lapis-lazuli, diamants trop gros et chiens trop petits ; il se fera, il est de chez nous.

« Laissez-le ; il n'y a pas de mal à ce que son or bondissant, cascadeur, scandalise la pimbêche et stérile vieille fortune française, dégoûtée de l'activité, revenue de tous les arts, fidèle aux talents passés parce qu'elle est paresseuse, et pudibonde, parce qu'elle manque d'imagination. »

« Un timbre à 0,60 f, s.v.p. ! »

Je connais une aimable dame âgée, qu'une pension civile, modeste, met pour le reste de ses jours à l'abri du besoin. Je ne vous raconte pas cela uniquement pour me vanter de mes belles relations. Mais je veux jeter quelque lumière sur la vie, accidentée et mal connue, des pensionnés civils.

La dame âgée s'en va, il y a une quinzaine de jours, au ministère des Finances pour toucher son trimestre, comme d'habitude. Comme d'habitude ? non point. Le génie de l'Aventure veillait. Il veillait ce jour-là dans la salle des caisses, et voltigeait au-dessus du guichet 75, où une préposée prit des mains de la dame âgée son titre de pension et un certificat de vie ; puis elle chercha, trouva une fiche, la joignit aux titre et certificat, et passa le tout à une deuxième préposée. Celle-ci, à la hâte et comme craignant les responsabilités, confia le tout à un petit jeune homme songeur, qui disparut. Toujours songeur, mais hiérarchique, il reparut bientôt et se délesta des mêmes paperasses au bénéfice de la deuxième préposée, qui les restitua à la première, et c'est de la première que la dame âgée recueillit ces précieuses paroles :

– Madame, vous me redevez soixante centimes sur le dernier trimestre ; le notaire vous a délivré par erreur un certificat de vie pour pension militaire, et vous êtes pensionnée civile… Voulez-vous aller chercher, au guichet 29, un timbre à 0,60 F ? Je m'excuse de vous déranger, mais il n'y a pas de ma faute.

– C'est trop juste, répliqua la dame âgée, déjà en route pour le guichet 29.

Au guichet 29, un suppôt, mâle, du génie de l'Aventure repoussa les douze sous de la dame :

– Mais, expliqua-t-elle, je vous demande un timbre de soixante cen…

– Impossible.

– Pourquoi ?

– *Parce que,* dit le suppôt, *je n'en délivre qu'aux ecclésiastiques.*

Un moment sidérée, la dame âgée réfléchit que l'humour peut se faire une place, même au ministère des Finances, et elle sourit complaisamment. Mais le suppôt demeura de marbre.

– Monsieur, insista la pensionnée, c'est la demoiselle du guichet 75 qui m'envoie ici. Vendez-vous, ou non, des timbres à 0,60 F ?

– Oui. Mais aux ecclésiastiques seuls. C'est le règlement. Êtes-vous ecclésiastique ? Non. Vous n'aurez donc pas de timbre à 0,60 F.

De retour au guichet 75, la dame âgée dut avouer qu'elle revenait sans timbre. La préposée eut un hochement de tête pessimiste :

– Ah ! la, la... Eh bien, cela ne va pas aller tout seul !... Écoutez, madame, voulez-vous un conseil ? Voyez au guichet 34. Il vend des timbres.

– Il vend des timbres ? Alors je suis sauvée ! s'écria la vieille dame.

L'employée versa, sur tant de candeur, un regard de pitoyable ironie :

– Il vend des timbres, mais... Enfin, n'anticipons pas...

Soutenue par l'illusion, la dame âgée traversa encore une fois la salle et demanda :

– Un timbre à douze sous, s'il vous plaît ?

– Ce serait pour moi, répondit galamment le guichet 34, un vrai plaisir, si... si j'en avais. Mais... je n'en ai pas. Bah ! à la guerre comme à la... Je veux dire : aux Finances comme aux Finances ; voici un timbre à 0,50 F et un autre à 0,10 F.

– Hurrah ! s'écria à peu près la dame âgée, déposant son butin au guichet 75.

– C'est ça, demanda la préposée, que vous appelez un timbre à 60 ?

– Dame, 0,50 F plus 0,10 F... C'est la même chose...

– Vous trouvez ? railla la sceptique jeune femme. Vous croyez qu'ici 50 centimes et 10 centimes ça fait 60 centimes ? Vous êtes jeune, vous savez !

– Hélas, non..., dit la dame. Et je suis bien fatiguée...

Elle se tut et s'assit, laissant paraître son âge et son découragement. L'employée du guichet 75 la regardait, et son visage annonçait un grand combat intérieur.

– Tant pis ! s'écria-t-elle soudain. Et même, flûte ! Madame, je m'en vais faire pour vous quelque chose qui ne s'est jamais vu ! Quelque chose que vous ne reverrez jamais au ministère des Finances ! Et peut-être dans aucun autre ministère ! Regardez, de tous vos yeux, regardez !

Et saisissant les deux timbres humectés, elle les colla sur la feuille en attente, écrasant, d'un coup de son petit poing conscient et énergique, tout un édifice de décrets poussiéreux.

Attendons l'écho, qui ne pourra manquer d'être formidable et prolongé, de son geste...

Mais ma vieille amie a perdu sa quiétude de pensionnée civile, et je vois bien qu'elle songe – pour pouvoir affronter victorieusement, dans trois mois, le mystérieux guichet 29 dévoué aux seuls ecclésiastiques –, je vois bien qu'elle songe à entrer dans les ordres...

Le « maître »

– Ici ? Oui, ici, nous avons un trou, évidemment, un trou… Un moellon arraché à un mur, hé ?

Le couturier quête, de mon côté, un regard approbateur. Saluerai-je l’image, l’image neuve et hardie ? Je suis lâche : je lui glisse un sourire bien confraternel. Il me fait un peu peur – mais moins qu’à mon amie Valentine, debout et fervente devant lui. Et puis, il ne m’habille pas, moi. Je n’ai pas besoin de prendre cet air inquiet et abandonné, cet air de victime voluptueuse…

Elle me révolte, mon amie Valentine. Elle laisse pendre ses bras nus, et quand l’index despotique du « maître » pointe vers elle, elle serre imperceptiblement ses coudes contre sa taille. J’ai envie de dire à mon amie : « Tenez-vous, voyons, c’est votre couturier ! » Mais elle répondrait, encore plus vaincue : « Justement ! »

Le « maître » montre, d’ailleurs, une discrétion presque exagérée, j’allais écrire : dégoûtée. C’est d’un index lointain, comme aimanté, qu’il commande aux évolutions de sa cliente. Elle tourne, avance d’un pas, s’arrête, magnétiquement ; il ne frôle même pas l’étoffe de la robe. Cette extrême retenue n’est peut-être point affectée. J’écoute autour de nous une rumeur exclusivement féminine ; je respire, dans l’air sec et chaud, des parfums mêlés et celui, frais et fort, de mon amie Valentine décolletée – et je songe à un aveu de ma corsetière, qui fuit, le soir, son appartement et s’en va, le cœur sur les lèvres, dîner au restaurant : « Le courage me manque pour dîner chez moi, madame, après tous ces essayages. Ça sent trop les femmes à la fin de la journée, ça me coupe l’appétit… »

J’accompagne ici, pour la première fois, mon amie Valentine, qui s’habille, bien entendu, chez un « maître de la couture ». J’étudie le « maître », qui me le rend bien. C’est de Valentine qu’il s’occupe, mais c’est moi qu’il veut épater. Il s’attarde, il néglige d’autres sujettes impatientes – il pose, ne sachant au juste si je fais le portrait flatté ou la caricature…

C'est un assez petit homme, bien vêtu, ni vieux, ni jeune. Le veston est sombre, la cravate sévère. Rien d'agressif dans le vêtement, ni dans la chaussure, aucun bijou. On n'a pas l'idée de chercher ce qu'il a de trop, mais plutôt ce qui lui manque. Il lui manque… un peu de tout : trois pouces en hauteur, autant en largeur et puis on lui voudrait plus de décision dans le nez, le menton plus aventureux. Il a de l'insolence, sans atteindre à l'autorité, et l'œil, fureteur, perd volontairement toute expression quand il se fixe. Je me demande pourquoi il semble, des pieds à la tête, déguisé : sa figure n'a pas l'air de lui appartenir…

– Un trou… répète dévotement Valentine, oui, un trou…

Elle manie d'une main nerveuse le fichu de dentelle épinglé à ses épaules, le froisse à poignée à la place du fameux « trou », sur la ceinture haute, au-dessous du sein. Le reste de la robe est une étroite chemise d'un mauve singulier, qui bleuit quand on masse les plis de la soie transparente. Il y a aussi une petite pluie de perles longues, en bas de la tunique, et une espèce de chiffon pointu, sans usage défini, qui traîne de côté sur le tapis. C'est une robe de « grand dîner ».

– Attendez !… Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ?

Le « maître » s'esquive sur un petit saut malicieux et reparaît, tenant précieusement ce qu'il fallait pour combler le « trou » : une fleur verte, en laine tricotée, d'où pend une grappe saugrenue de cerises bleues, en laine tricotée, sommée de trois feuilles noires, en laine tricotée…

– Là !

Il plante la chose au creux du corsage décolleté, et retire vite la main, comme un chat qui s'est brûlé la patte, et il rit, d'un odieux rire théâtral.

Je regarde, dans la glace triple, mon amie Valentine. Elle n'a pas bronché et redresse, du bout des doigts, l'objet tricoté, l'horreur qui déshonore la robe mauve… Je regarde aussi, avec un malaise non dissimulé, le « maître » qui cligne de l'œil et penche la tête, en peintre satisfait : j'ai horreur des fous…

Très tranquille, le couturier entame, en mon honneur, un couplet sur les travaux d'aiguille chers à nos grand-mères, il chante le naïf crochet tunisien, le *macramé* désuet et touchant, il réclame, pour ces

ornements simplets, une place d'honneur sur nos robes d'air tissé et d'eau courante. Il prononce les mots, prévus, d'innovation, de tentative *amusante*...

– Nous sommes une « jeune maison » mais prête à battre en brèche toutes les routines. Aucun respect à nos aînées. Vous, madame, qui êtes artiste, vous n'aimez pas cette jeune ardeur qui piétine en riant les us de la couture austère et qui se trompe quelquefois, mon Dieu, mais qui va de l'avant ?...

Il s'évade encore, sans attendre une réponse. Et pendant que de muettes jeunes filles s'empressent à rhabiller mon amie passive et charmée, il appelle pour nous – pour moi ! – le défilé des mannequins.

Dans la morne élégance du salon blanc, les mannequins dansent, l'une après l'autre, le pas de « la sirène progressant sur sa nageoire caudale » et celui du « serpent debout ». Elles avancent avec peine, les genoux joints et liés, elles fendent l'air comme une eau lourde et s'aident un peu avec les mains, qui rament doucement à hauteur des hanches. Ce sont de jolies créatures, dont chaque difformité a sa grâce : pas de croupe, les reins trop longs, la cambrure effacée les grandit : où commence le ventre ? où se cache la gorge ?...

D'un signe, le « maître » les presse ou les retient, et j'ai parfois un geste involontaire vers telle robe, rose et vivante comme une chair encore mouillée, vers celle-ci, d'un bleu sauvage, qui éteint tout autour d'elle, vers ce velours noir, profond comme un pelage...

Mais quelque chose retient mon bras et décourage mon plaisir : chaque robe porte la tare saugrenue, le détail imbécile et bizarre, le crapaud qu'y jeta, comme une signature, le couturier despotique et malfaisant. Je découvre des fleurs tricotées sur de la gaze clair de lune, une malsaine petite frange en crin blanc au bord d'un alençon royal. Une traîne fragile se suspend à un clou de tapissier ; un fourreau de panne noire, élancé, cambré, d'une élégance satanique, s'effile, prisonnier du plus lourd soubassement de drap blanc, tordu en double jupe ; une tunique grecque, d'un blanc pur, s'avance, barrée à hauteur des genoux par une innombrable rangée de petits volants en taffetas, bordés de chenille ; enfin, une jupe spirale de faille vert empire, ficelée en tous sens d'effilés tom-pouce, déchaîne mon indignation.

– Monsieur, dis-je au couturier, monsieur, je vous en prie,

regardez ça ! Vous ne pouvez pas ignorer que c'est laid. Il ne s'agit pas de simples fautes de goût ; il y a, dans chacune de ces robes, une *intention :* tenez, celle-ci encore, celle-ci entre toutes, qui essuie le parquet avec ce petit pan carré en toile d'or, brodé de gros coton blanc ! Pourquoi, *pourquoi* faites-vous cela ?

Ma véhémence inattendue arrête court le « maître », qui oublie, un long instant, sur les miens, ses yeux de rongeur. Il hésite ; il me laisse surprendre son véritable et médiocre visage de petit commerçant qui a eu des débuts difficiles – il hésite entre son envie de m'abuser et un besoin d'aveu, de cynisme…

– Dites, monsieur, je vous en prie ; dites-moi, à moi, rien qu'à moi, pourquoi vous faites cela ?

Il sourit d'un sourire détestable et confidentiel, il regarde autour de lui, comme s'il souhaitait que nous fussions seuls : va-t-il trahir son appétit de domination, réclamer la revanche de son passé de commis pauvre, confesser la misogynie dégoûtante qu'on gagne à manier tant de femelles, la joie de les enlaidir, de les humilier, de les asservir à ses fantaisies de demi-fou, de les « marquer » ?…

Il hésite, il n'ose pas et, détournant enfin ses yeux des miens :

Pour voir… répond-il.

Plomberie et gaz

Il y avait bien des jours déjà que les allumettes enflammées, offertes aux trous de flûte du fourneau à gaz, puis à ceux du chauffe-bain, n'éveillaient plus que de pâles feux follets, sitôt évanouis qu'apparus. Le plombier du quartier, adroitement pressenti par ma cuisinière, promettait de venir après les fêtes, mais il n'avait pas dit quelles fêtes.

– Madame devrait voir le Gaz, et causer au Gaz lui-même, suggérait sans relâche le cordon-bleu. Pour moi, ça *devient* du compteur, ça regarde le Gaz. Ça peut aussi *devenir* des tuyaux, mais quand même Madame devrait voir le Gaz.

Je pensai d'abord à téléphoner au Gaz. Mais le Gaz n'use pas du téléphone. Économie ? Fi ! Crainte plutôt des mystificateurs, ou simplement de l'abonné, race pleurarde… Je me rendis donc au Gaz.

– Gaz…, lui dis-je.

Mais à quoi bon répéter ici ce que je lui dis, et les plaisants propos dont je voulais que sourît, dans une barbe grisonnante, ce Gaz sourcilleux ? L'important est qu'il sourit, puis s'étonna :

– Tiens, tiens… Je suis surpris. Mais pourquoi voulez-vous que ce soit l'affaire de la compagnie, plutôt que du plombier ?

– Je ne le veux pas, je demande seulement…

– J'entends, j'entends. Eh bien, nous allons vous envoyer quelqu'un…

– Ah !…

– … au premier jour.

– Oh !… Est-ce que, réellement, il ne vous est pas possible, aujourd'hui ou demain, de…

Ici, le Gaz entonna cet hymne national, dû à l'inspiration collective et sacrée de l'épicier, du boucher, de la modiste, du

tapissier, de la crémière, etc., etc.

– La guerre… personnel restreint… fait pas comme on veut… mettre du sien… faire une raison… tranchées…

Je suivais de la tête, malgré moi, l'air connu, les paroles familières, prête à reprendre au refrain, lorsque l'entrée d'une jeune femme genre bon garçon coupa la fin du couplet :

– Le patron du bureau ? s'enquit-elle. C'est vous, monsieur ? Je vous paie un éclair au chocolat si vous dégotez ce que mon compteur a dans le ventre ! Figurez-vous que…

Il ne me restait qu'à quitter la place, puisque le Gaz écoutait flatteusement cette jeune personne bongarçonnière et semblait prêt déjà à autopsier de sa main le ventre du compteur.

« Au premier jour », avait-il dit. Ce premier jour vint après six autres, et le dernier de la semaine, samedi. Samedi, le Gaz, qu'incarnait un guilleret sexagénaire en blouse courte, remorquant un soufflet très haut sur pattes et comme grandi trop vite, fit une entrée cordiale dans la cuisine, où il rencontra… la Plomberie-et-Couverture du quartier, escortée aussi d'un soufflet long-jambé. Le Gaz, à cette vue, perdit toute sa cordialité.

– Ej'vois, dit-il amèrement, que vous avez invité du monde. Ej'me demande ce que je viens faire ici.

– Comment, ce que vous… Mais vous venez voir pourquoi mon compteur ne…

– Et « monsieur », qu'est-ce qu'i vient voir ?

Mise en cause, la Plomberie-et-Couverture, âgée d'environ quinze ans, fit tête à l'ennemi héréditaire et répliqua d'une grosse voix d'adolescent :

– Je fais mon métier. On m'a demandé, pas ? Eh bien, j'ai visité le compteur, j'ai enlevé de la condensation au tuyau du fourneau de cuisine.

– Et qu'est-ce qu'é dit, vot' condensation, jeune homme ?

La Plomberie rougit violemment :

– Ma condensation, a va, à présent. Vot'branchement i pourrait p't'être pas en dire autant ?

– Ha ! ha ! ricana le Gaz. Mon branchement j'ellai soufflé pardehors, dans le jardin. Il est comme l'enfant qui vient de naître, mon branchement. Vous êtes plombier, que vous dites ? Eh ben, débrouillez-vous dans vot' plomberie, dans vos chauffe-bains, dans vos réchauds... I'marchent, tous vos foyers ?

– Non. C'est vot' branchement qu'en est la cause. Si vous y voyez rien, c'est pas ma faute. Faudra apprendre.

Le Gaz, appuyé à son soufflet dans la pose des grognards de Raffet, se tourna vers moi :

– Madame, je suis-t-y venu ici pour me faire traiter plus bas que terre ?

– Mais non, Gaz, mais non ! Monsieur de la Plomberie, avez-vous la certitude que le chauffe-bain...

– Probable, répondit sèchement la Plomberie. Tant qu'à c't'espèce de vieux démodé qui m'entreprend...

– Démodé ! répéta le Gaz tout brûlant de rage. Le démodé i n'se diminuera pas plus longtemps dans la société d'un petit « pas encore » comme vous !

Il sortit, suivi du fidèle soufflet à échasses. Je reportai mes espoirs sur la Plomberie, mais la Plomberie, congestionnée, épaulant la bretelle de son sac, rengainant ses compétences, passa la porte en émettant, sur la dignité du travailleur, quelques aphorismes confus dont le plus distinct était :

– Je le dirai à papa !

Cette anecdote est sans portée morale. Mais j'aurai peut-être la chance qu'elle tombe sous les yeux de tel professionnel qui la résumera sous sa forme la plus heureuse, et la plus urgente : « On demande un plombier. »

Cet ouvrage est le 1e publié
dans la collection *Colette*
par la Bibliothèque électronique du Québec.